



Fotogenico

de Marcia Romano, Benoît Sabatier (France - 11/12/2024)
avec Christophe Paou, Roxane Mesquida, Angèle Metzger, ...
V.F. - 1h36

DIMANCHE 09/02/2025

14h00

Court métrage

TU PRÉFÈRES - ACTION OU ACTION ? de Lise Akoka, Romane Guéret

Fiction - 06'51 - France - 2020

Djeneba tente désespérément de rejoindre Shaï. Elle retrouve Ismaël et Aladi sur le toit et comprend que Shaï ne viendra pas. Déçue, elle lance un nouveau jeu aux conséquences imprévisibles.

Extraits du dossier du film

Entretien avec les réalisateurs

Qu'est-ce qui, dans vos parcours respectifs, vous a amené à réaliser Fotogenico ?

Marcia Romano : Je crois qu'avant tout, Benoît et moi nous nous sommes rencontrés autour de la musique plus que le cinéma. Les disques ont eu plus d'impact que les films dans nos vies. Benoît vient de la presse musicale, moi de l'écriture de scénario mais nous avons ressenti tous les deux une forme de frustration concernant les films musicaux au sein de la production française. Le film musical, électro ou rock, est carrément un repoussoir pour l'industrie cinématographique en France. Nous avons donc décidé de produire nous-mêmes, en mode DIY, trois longs-métrages dans cet esprit punk puis sommes revenus dans un schéma de production plus classique pour Fotogenico.

Benoît Sabatier : C'est vrai qu'avec Marcia, au début, nous avons surtout échangé sur des disques. Elle est très fan de Paul Williams, ses Bandes-Originales géniales, *Phantom of the Paradise*, *Bugsy Malone*. Moi, si j'adore des films comme *Ténèbres*, *Appel d'urgence*, *Midnight Express*, *Krush Groove*, *Le Mac*, *Der Fan*, *La Fièvre du samedi soir*, *Under the Cherry Moon*, *Kamikaze 1989*, c'est parce que leurs BO sont fantastiques. Je travaille sur le rock, la techno, tous les mouvements musicaux, j'ai écrit un pavé là-dessus, nous sommes jeunes nous sommes fiers, et je pense que cette culture génère des personnages et des histoires électriques, une puissance esthétique, une aura, une fureur, un romantisme, des images particulièrement marquantes, il suffit de voir des films comme *White Star*, *Trick or Treat*, *Queen City Rocker*, *Tougher Than Leather*...

Le film a commencé par la musique ou l'écriture du scénario ?

De quoi ces personnages sont nés ?

MR : L'écriture a tout de suite été accompagnée d'une recherche musicale, afin de préciser ce que nous allions demander aux compositeurs, le groupe Froid Dub, et donc ce que nous cherchions. Quel serait ce faux groupe et sa musique dans le film ?

BS : C'était une période où plusieurs de nos proches sont morts. Comment parler du deuil ? À grands coups de pathos ? Non : avec une bonne dose d'humour, une comédie noire, musicale, comment un disque peut sauver une vie.

MR : Et puis nous voulions cimenter nos envies esthétiques par un casting emballant, lié à l'évolution de Marseille, une ville qui se féminise de plus en plus.

BS : Tout ça était lié. Balancer notre personnage dans une Cité de femmes, alors que c'est une ville réputée pour être « bonhommes, foot, pizza, hip hop ». Parce qu'à Marseille, je retrouve



actuellement une ambiance qui me rappelle le Pulp, le mythique club lesbien où j'ai officié plusieurs années comme DJ.

Et comment est né ce Raoul qu'incarne Christophe Paou ?

BS : Nous voulions que la découverte de ce Marseille féminin, cette ville-laboratoire, soit vue à travers un personnage de cinquante ans, le prisme d'un regard extérieur, plus âgé, pour que soit amené ici quelque chose de progressif. Nous entrons en scène avec lui, ouvrons les yeux avec lui, nous tombons des nues avec lui, prenons des torques avec lui et, finalement, nous devenons meilleurs, avec lui.

MR : Ça commence comme une enquête, nous sommes aussi largués que Raoul, un personnage désespéré, erratique mais burlesque, projeté dans cet univers hostile comme un chien dans un jeu de quilles. Il est éberlué, ne pige rien...

BS : Il embarrasse tout le monde...

MR : Avec aussi l'idée qu'il veut retrouver et faire la peau du dealer, assassin présumé de sa fille. Sauf qu'il va tomber sur le seul homme de sa génération, au demeurant plutôt sympathique, une sorte de pendant ou de version horrible de lui-même. Un miroir déformant qui reflète tous ses manques et sa culpabilité. Sa faute. Et ça devient beaucoup plus compliqué de lui faire la peau que ce qu'il pensait. Raoul est toujours attiré par le canapé du dealer-écrivain comme un aimant SM. D'où la relation répulsion/amour/haine entre Raoul et LeKooze, incarné par un géant du théâtre, John Arnold.

BS : Le film est traversé par ce thème, le choc des générations, car si Raoul est au départ étranger au mode de vie de la bande de filles, il est finalement curieux, empathique, souscripteur à l'égard de ces jeunes affranchies, pour qui la liberté est plus importante que la réussite sociale. Elles sont un modèle possible, il réalise qu'il a tout à apprendre. Il revient d'entre les morts pour cela justement. Apprendre d'elles.

MR : L'autre personnage de sa génération, LeKooze, dealer-poète, incarne ce que nous aimons en termes de paradoxe. Agnès, la fille de Raoul, a passé du bon temps avec cet écrivain graphomane, cet archange de la mort, que nous voyions comme un méchant dans un Charlot, comme le millionnaire des Lumières de la ville. Il ne représente pas que l'horreur. Aussi choquant que ça puisse être : Agnès et lui se sont bien amusés. Le point de départ de ce projet, c'est une histoire vécue, l'enterrement d'un ami, mort d'overdose. Le cercueil était trop lourd, c'est le dealer qui a dû prêter main forte pour le porter. Cette image nous a choqués, marqués, parce que c'est aussi ça la vie, c'est retors, absurde, plus complexe que prévu. Ça permet au film d'éviter tout surplomb moral.

Votre façon de mettre en scène la ville, les ambiances, les lumières, est totalement inédite. Esthétiquement, quelles étaient vos inspirations ?

BS : Il y a cette rumeur, pas infondée : « Marseille is the new Berlin ». Aujourd'hui, à Marseille, malgré la précarité et la pauvreté, nous voyons dans certains quartiers underground l'émergence d'une sorte de Movida, réactualisée. Almodovar, dans ses premiers films, montrait ça : une jeunesse désinhibée, des artistes obsédés non pas par la réussite mais guidés par une soif créative décoiffante. Dans *Le Labyrinthe des passions*, Almodóvar se filme avec Fabio McNamara sur scène, puisqu'il avait un groupe disko-punk à l'époque. Il avait le désir d'inclure dans ses films toute cette scène – c'est la géniale chanteuse Alaska qui incarne Bom dans *Pepi, Luci, Bom et les autres filles du quartier...* Dans *Fotogenico*, nous avons recruté des musiciennes de la nouvelle scène marseillaise.